

longue de 16 pouces, 342,144, une perche contenait 281,000 œufs, une autre 380,640 (*perca lucio-perca* Linn) une femelle d'esturgeon pouloit 119 livres pesant d'œufs, et comme sept de ses œufs pesaient un grain, le tout pouvait être évalué à 7,653,200 œufs. L'œuwenhoek a trouvé jusqu'à 9,344,000 œufs dans une seule morue. Si l'on calcule combien de millions de morues en pondent autant chaque année, si l'on ajoute une multiplication analogue pour chaque femelle de toutes les espèces de poissons qui peuplent les mers, on sera effrayé de l'impénétrable fécondité de la nature. Quelle richesse ! Quelle profusion incroyable ! Et si tout pouvait naître, qui suffirait à la nourriture de ces légions innombrables ? Mais les poissons dévorent eux-mêmes ces œufs pour la plupart ; les hommes, les oiseaux, les animaux aquatiques, les sécheresses qui les laissent sur le sable aride des rivages, les dispersions causées par les courans, les tempêtes etc. détruisent les quantités incalculables de ces œufs, dont le nombre aurait bientôt encombré l'univers. Si tous les œufs du hareng étaient fécondés, il ne faudrait pas plus de huit ans à l'espèce pour combler tout le bassin de l'Océan, car chaque individu en porte des millions, qu'il dépose au moment du frai. Si nous admettons que le nombre en est 2,000 qui produisent autant de harengs, moitié mâles et moitié femelles, dans la seconde année il y aurait 200,000 œufs dans la troisième 200,000,000, etc., et dans la huitième, ce même nombre ne pourra être exprimé que par un 2 suivi de 24 chiffres. Or, comme la terre contient à peine autant de pouces cubes, il s'en suit que si tout le globe était couvert d'eau, il ne suffirait pas encore pour tous les harengs qui existeraient.

(*Journal des voyages.*)

—0000—

## LITTÉRATURE CANADIENNE.

Il est dans la vie des momens de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire parmi tant d'autres momens tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit !

C'est une promenade à la chute de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de Septembre de l'année 1831. Qui-conque a passé quelques années de sa vie dans un collège, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de Septembre.—J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire, il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami des siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville : on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversons la jolie Rivière St. Charles et prenons la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirons une cataracte moins considérable et moins large que Niagara, mais plus élevée.

L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas que de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierreries, dont toutes les parties auraient eu un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumait, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et achevait de rendre le spectacle imposant.—Après avoir promené long-temps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous prîmes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité Canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oublié sur son passage, tristes monumens des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore d'avantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes ; il n'y avait plus de chemin pour la voiture ; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. À notre droite et derrière nous, était un bois touffu, à notre gauche, on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et citadelle de Québec ; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails ; nous parcourûmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardions chaque partie de pierre ! Nous escaladions les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendions avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourrions toutes les sinuosités ; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battemens d'ailes des chauves souris, qui s'enfuyaient effrayées de se voir ainsi visitées dans leurs sombres et silencieuses demeures. J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'osais à peine respirer. Oh ! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine !—Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous heurtâmes du pied !..... Nous y voici ! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C à moitié effacée.—Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin : on y distinguait par les irrégularités du terrain, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusques là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emportait, il fallait avoir l'explica-